

Fausse notes

Jacques Gaillard, écrivain

La télévision est-elle si oublieuse d'elle-même qu'elle doit s'autocélébrer en permanence. La commémoration semble être devenu un genre obligé à la télévision mais, en oubliant l'autodérision, elle s'expose à la dérision de ses critiques. Dramatisation et nostalgie, dira-t-on, structurent la rhétorique de l'information télévisuelle.

In memoriam

Une enquête Euro-RSCG, évoquée dans *Le Monde* daté du 16 juin 2005, recueillait les opinions, sur la vie, la mort, la culture et le reste, de cadres ou de « *personnes exerçant des responsabilités* » (?), âgés de 30 à 45 ans. On put en extraire des formules étonnantes, dont celle-ci : « *le journal télévisé, c'est vingt minutes d'angoisse et dix minutes de "c'était mieux avant"* ». On pourrait chipoter sur la proportion mais, dans l'ensemble, il en est ainsi. Dramatisation et nostalgie, dira-t-on, *structurent* la rhétorique de l'information télévisuelle. Apparemment, le journal de midi sur TF1 satisfait mieux que d'autres à cette définition ; en fait, les autres journaux sacrifient moins ouvertement à l'amour des terroirs, des traditions, des légumes oubliés et des métiers perdus, mais ils ne ratent pas une occasion de les célébrer, surtout lorsqu'il n'y a rien d'autre (ou presque) à dire. Mais un observateur attentif relèvera que la commémoration (qu'il s'agisse du vote de la loi Veil, de l'affaire de Suez ou du décès de Georges Brassens, Serge Gainsbourg et Jacques Brel) scande la grand-messe quotidienne de l'information, moment de communion intellectuelle qui se révèle pleinement dans le souvenir partagé («... et vous ferez cela en mémoire de Moi »).

Sans cette complaisance à la mémoire, l'information télévisuelle pourrait encourir encore davantage le risque d'être jugée superficielle. Toutes les rédactions du monde aiment montrer qu'elles ont de la mémoire, et là, en plus, on a des images d'archives (qui montrent en prime – gag ! – des présentateurs actuels engoncés dans des cols immenses, des vestes étriquées, des cravates fluorescentes... Qu'est-ce qu'on s'amuse !). Donc, à la banque de données des

« *nécros* », s'ajoute désormais celle des anniversaires. « À nos chers disparus » : même si, malgré le temps qui passe, il n'est pas forcément correct de regretter excessivement *La Danse des canards* et les pantalons pattes d'ef, la communication télévisuelle sert de miroir aux quatre générations qui la consomment, et il est bon que la « ménagère de cinquante ans », envisagée généralement comme ménagère (ce mot est gaullien en diable, c'est, en soi, un monument historique !), mais, en l'occurrence, en tant que quinquagénaire, revive fugitivement ses vingt ans de midinette ou l'inscription historique de ses trente ans. L'information, c'est donc ceci : le temps passe, et l'actualité en est la preuve par excellence. Naguère, les Français passaient pour ignorer la géographie ; désormais, il est bien connu qu'ils ignorent aussi l'histoire (mais chez nos voisins européens, ces ignorances seraient plutôt pires, selon des enquêtes sérieuses). On a donc élargi le devoir de mémoire démesurément. Car, pour les médias, commémorer, c'est, premièrement, donner une sorte de « troisième dimension » à l'actualité, dont les coordonnées cartésiennes sont « où ? » et « quoi ? », le « quand ? » étant, par définition, un « maintenant, aujourd'hui, hier à la rigueur » tout à fait vide et plat.

Deuxièmement, cet espace est potentiellement polémique, selon des lignes d'opposition critique assez futiles, mais légitimées dans leur futilité même, en fin de compte, par l'inanité de tels jugements *a posteriori* : Brassens était-il anarchiste ou réactionnaire ? grossier ou délicat ? timide comme une pâquerette ou misanthrope comme un ours ? Le seul fait incontestable, c'est celui qu'affirme la commémoration, à savoir qu'il est culturellement correct de se

Fausses notes

Jacques Gaillard



souvenir de Brassens (et normal d'avoir oublié André Claveau). Pour le reste, dans le cas spécifique des événements historiques, il est précieux, pour les médias, de disposer d'une « forme vide » toujours utilisable (en rhétorique classique, cela pourrait s'appeler une « topique ») : faire cela, était-ce bien ou mal ? Utile ou inutile ? Beau ou laid ? En 80 av. J.-C., l'auteur de la *Rhétorique à Herennius* et Cicéron dans son *De Inventione* ouvraient ces débats sur l'aventure des Gracques, en 133 et 123 avant J.-C. Intervenir à Suez ? Guerroyer au Vietnam ? Supprimer la peine de mort ? La commémoration télévisuelle, par ses commentaires contrastés jetés en coup de vent (une vingtaine de secondes peuvent suffire pour des années de guerre), affecte de rappeler presque pédagogiquement que l'Histoire est un débat que l'intelligence critique (la vraie, celle des rédactions, par exemple) refuse de clore, à la différence des politiques, du moins depuis quelques années. Dans cette catégorie, le « souvenir douloureux », le désastre, la catastrophe, le deuil, sont, évidemment, de haute saveur. Je pense à ce cosmonaute aigri que affirmait regretter chaque soir de ne pas avoir été embarqué dans la navette Challenger (celle qui, en explosant, a fasciné Michel Serres) : il avait fait, lui, trois cents fois le tour de la Terre, et personne ne s'en souvenait. Mais n'oublions pas, comble du radotage commémoratif, le traditionnel débat ouvert par le passage de l'heure d'été à l'heure d'hiver et vice-versa, qui, deux fois par an, laisse planer le doute sur : était-ce mieux avant ? Un rédacteur en chef qui ne met pas cette épice succulente dans son journal du dernier samedi d'octobre mérite-t-il de vivre ?

Troisièmement, commémorer, c'est procurer l'occasion d'une émotion plus ou moins heureusement feinte et jouée, comme ces bredouillis de convenance qui ornent les condoléances, lors des obsèques. La mort et les morts jouent un rôle considérable dans le traitement de l'actualité : dans une certaine mesure, un observateur sévère pourrait dire que les médias en vivent, puisque annoncer la mort des autres, c'est d'abord affirmer que l'émetteur et le destinataire sont, eux, bien vivants. Tout au début ou tout à la fin du journal (ou juste avant les spectacles et les sports), selon l'épaisseur du personnage, et toujours sublimé par l'euphémisme « disparition », le décès d'un

individu connu est signalé, dans le commentaire, par ce que j'appellerai une « voix de deuil » caractéristique – je vous invite à en écouter, à la prochaine occasion, les inflexions particulières, le tempo spécifique, les euphémismes convenus (la « longue maladie »), avant d'en déplier les rudiments rhétoriques (ce n'est pas parce qu'un éloge est bref qu'il échappe à des règles immuables, et cela même si bien des commentateurs/trices évoquent volontiers avec, dans leurs yeux, l'innocence des pervers véritables, « une » éloge). C'est en circonstance que, grammaticalement, l'imparfait, pour une fois, s'impose et supplante, dans la partie narrative de l'éloge, le passé composé voué au récit du « passé proche » dans le traitement des événements en cours. Imparfait d'achèvement (quel beau paradoxe !) ou duratif : le temps suspend son vol, la mort ponctue. Le silence qui suit une nécrologie est encore une nécrologie.

Le moment d'émotion, cette perle de l'intimité forcée entre la scène télévisuelle et le téléspectateur... Il y a là une variation d'une posture bien connue, celle de l'« hommage » que les chefs de claque des émissions de variétés (parfois nommés animateurs, tant le souffle – *anima* – manquerait, sans eux, à ces soirées promotionnelles) se croient tenus d'offrir à Joe Dassin ou quelque autre talent disparu, de Mike Brant à Barbara. On appelle ces héros « Monsieur » ou « Madame » comme l'on dirait « Sa Majesté » ou « Son Altesse Sérénissime », car ces titres d'une totale banalité sont la récompense des années de succès pendant lesquelles ces gens-là furent appelés par leur prénom, bousculés par des tutoiements et déguisés en lapin rose ou en père Noël pour amuser le monde et montrer leur grande simplicité. En ce temps-là, les « variétés » étaient princières. Royales. Féeriques. Paraît-il. On trouvera toujours un innocent pour prétendre qu'après tout, la traite des esclaves, au XVIII^e siècle, était une pratique tellement généralisée en Afrique et en Orient qu'on n'a pas de vraie raison de clouer spécialement au pilori les armateurs de Nantes ou de Bordeaux. Mais vous ne trouverez jamais personne pour dénoncer l'incommensurable niaiserie des *Trente-six chandelles* de Jean Nohain, ou la tyrannie des Carpentier sur les « variétés » des années soixante-dix. Car il faut flatter la mémoire des

Fausses notes

Jacques Gaillard

« enfants de la télé » – une émission s'en charge, avec un seul mérite : on y préfère le rire à la larme à l'œil, la caricature à l'éloge, le ridicule au pathétique poisseux des « hommages ». La nostalgie, c'est « en plus », pour qui s'y reconnaît. Et là, au moins, on reste dans les lois du genre, lequel, pour cette catégorie d'émissions, est ce qu'un classique appellerait le « genre bas ».

Que la dramaturgie permanente d'un journal télévisé implique l'aspiration d'atteindre, par instant, au « genre haut » en singeant la tragédie ou le drame amphigourique, c'est une chose ; mais que, chez les « saltimbanques » (le mot n'est pas de moi, et il passe, malgré l'étymologie, pour désigner des artistes soi-disant conscients de leur futilité et donc non-ringards) toute commémoration soit l'inévitable source de sentiments obligés qui permet d'irriguer une « séquence émotion » jusqu'à la noyade dans un pathos bitumineux, voilà, bel et bien, une calamiteuse supercherie. Car que vise-t-on, par ce tour de Jocrisse ? Qu'à la vue des images d'archives, comme le soir des Césars, les téléspectateurs se remémorent leur vie. Je l'ai bien connu(e), oui, j'ai vu ce film à sa sortie, j'avais la même veste, une robe comme celle-là et, déjà, je regardais la télévision. Mémoire bien ordonnée commence par elle-même : lorsqu'elle commémore, quoi qu'elle commémore, la télé *se commémore* en tant que mémoire collective par excellence.

« *Je me souviens que Reda Caire est passé en attraction au cinéma de la porte de Saint-Cloud* » : c'est ainsi que Perec commence ses *Je me souviens*. Je me souviens de Léon Zitrone, je me souviens de Roger Couderc, je me souviens de Jean Nohain (Perec aussi). La télé, machine à nostalgie ?

Plus belle que quoi ?

En exploitant jusqu'au délire, dans une rhétorique de la variation ou de l'inventaire, l'immense capacité des destins individuels à rencontrer des accidents hallucinants, une série a obtenu un résultat détonnant, en conquérant d'emblée une énorme audience (au moins 4 millions d'assidus chaque soir, paraît-il...) sous le titre résolument optimiste : *Plus belle la vie*, et dont voici le résumé des premiers épisodes (source : *Télérama*) :

« *En quelques mois, la petite communauté du Mistral, un quartier fictif de Marseille, a dû faire face à un serial killer,*

des mafieux, une petite dizaine de meurtres éparpillés, un virus importé d'Afrique, un accident de voiture, des tentatives de suicide, un fantôme, une bonne journée de séparations et de retrouvailles et autant de trahisons. Dans le même temps, la sexy Mélanie, serveuse au bar le Sélect, a eu une aventure avec Arthur, qui était mineur (mais elle ne le savait pas), avec François, le mari de Blanche, puis Malik, l'ex de Céline, avant d'épouser Anthony, le trouble neveu du vieux Laroque, pied-noir d'Algérie, qui avait violé sa grand-mère kabyle, et s'est donc révélé être son grand-père. Quant à Roland, le patron bien-aimé de Mélanie et le père de François, il s'est découvert un fils caché homo, Thomas, en couple avec Nicolas, un flic, et a bien failli épouser Mirta, avant que celle-ci ne soit rattrapée par son passé et son ex-mari, le terrible Manuel, père de leur fille Luna, elle-même mère de Rudy, né de son union avec Damien, un Africain ex-toxico, converti en prison et devenu prêtre. »

À suivre. Chienne de vie. Nous sommes, objectivement, dans le champ de la parodie. Et sans doute faut-il bien voir que toute série télévisuelle, dans l'offre actuelle, relève d'une parodie de son propre sous-genre (« flics de grande ville américaine », « police scientifique », « urgences chirurgicales », « tribunaux pour enfants », « juges *versus* police », etc.). Tous ces lieutenants de police tourmentés, tous ces commissaires en attente de retraite, tous ces experts psychorigides (mais capables de trouver en deux minutes grâce à des logiciels inouïs qui s'est fait opérer de l'appendicite par un gaucher dans le New Jersey en 1964), toutes ces juges quadragénaires qui vivent mal leur célibat, leur divorce ou le cancer de leur papa, tous ces carabins travaillés par l'éthique et voués, entre deux arrivages d'éclopés (« Qu'est-ce qu'on a ? »), à des amours pitoyables, tous ces types décalqués et dupliqués se succèdent chez nous comme les figurants d'un rite. La télé parodie la télé, une fois de plus, en s'« auto-modélisant » : la rhétorique de la fiction télévisuelle n'est pas sans rappeler une des techniques de l'hypnotisme : répétons, répétons, répétons, le sujet ne quittera pas l'écran des yeux – ou le sommeil viendra.

Quand les anges dérapent

Lundi 16 octobre 2006, France 3 propose, à 19h45, dans son journal national, et à l'occasion de la Journée

mondiale de l'Alimentation, un reportage sur la famine au Congo. La question est grave. Une tragédie se joue là, c'est clair. Aussi bien, le journaliste qui commente ce « sujet » a la diction d'un tragédien et les inflexions de Don Diègue déplorant sa vieillesse. Mais cet homme est un ignorant. Il ne connaît pas son métier. Il mériterait qu'un maçon pareillement ignorant des règles de l'art construise à l'envers la cheminée de sa maison. Ou qu'un anesthésiste triple la dose lorsqu'il est sur le billard. Bref, pour un journaliste, la faute de français aussi criarde est une faute professionnelle inexcusable. De fait, notre gars salope le travail de toute une équipe, il saborde l'émotion. Car, à deux reprises, alors qu'il est question de la survie des populations grâce au manioc, il parle de « la » tubercule. « La vie de ces hommes dépend de la tubercule ». « Pour se nourrir, ils râpent la tubercule ». Dès lors, on sombre dans le ridicule : on jurerait un pastiche, on se croirait dans un des « sujets » de *Sept jours au Groenland*, on attend une chute comique. C'est une catastrophe. Il s'avère que ce n'est pas *Groenland* qui imite l'information télévisée : l'information télévisée, à l'occasion, semble parodier la télévision groenlandaise. À force de « jouer » l'émotion, au lieu d'informer. En multipliant les récits laborieux, avec dates et heures, pour faire vrai. En présentant à notre compassion forcée de « vrais » gens, ou de « vrais » canards, individualisés, échantillons angoissants et irréfutables de créatures frappées par le Destin (« *Ce caneton ne rejoindra peut-être jamais son élevage...* », France 2, 4 mars 2006, crise de la grippe aviaire – il ne lui manque qu'un prénom. Je suggère : Saturnin). Au bout de la dramatisation des « nouvelles », il y a le précipice radical du ridicule. Oui, il faut écouter, étudier, disséquer les parodies. C'est là qu'apparaissent, dans toute leur évidence, les stéréotypes imagiers ou langagiers qui servent si souvent de carcasse à des « sujets » d'un vide ahurissant. Un moment télévisuel de

choix permet de cumuler ces deux ingrédients, en un assemblage dont il faudrait établir une anthologie : la conclusion de l'envoyé spécial. Debout face à la caméra, mais avec derrière lui/elle un paysage éloquent (matériel de guerre devant un minaret, Central Park, un élevage de poulets, une plage salie par le mazout, etc.) et la tenue qui va avec (un voile islamique discret, une cravate de brooker, un gros pull agricole, un ciré jaune, etc.), l'Ange (rappelons qu'un ange est, étymologiquement, un « envoyé spécial ») s'adresse directement au téléspectateur pour attester qu'il/elle est bien là, sur place, en chair et en os, avec sa carte de presse (il décline son nom et celui de son employeur), et pour distiller en une ou deux phrases le fin mot de l'événement. La technique est empruntée, comme tout, aux Américains, mais les stéréotypes langagiers sont bien français : l'art de la nuance s'y mesure généralement à l'opposition subtile entre une assertion et une interrogation restrictive (« ce matin, le canard était toujours vivant, mais cela va-t-il durer ? ») ; l'empathie pour des sinistrés (rappelons qu'à la télévision, une grève des trains, un retard d'avion ou une chute de neige en hiver créent un sinistre) s'exprime par les mots « otage » et « solidarité », avec une évocation forcée des besoins vitaux (manger, boire, dormir) ; quant à la chute, elle marque une distanciation sceptique par le très contestable « loin s'en faut », mais surtout par un barbarisme devenu rituel : « *la situation n'est pas prête de s'arranger* ». Car l'utilisation systématique des stéréotypes, en dispensant de toute réflexion sur ce qu'on montre et ce qu'on dit, conduit inévitablement à ritualiser les fautes. Dans le même ordre d'idée : sur France 2, on évoque, dans un commentaire qui se veut poétique, des flamands roses « déguingandés » (prononcez comme : guidon). Informateurs, informez-vous. Ouvrez un dictionnaire. Vous y verrez aussi – ça alors ! – que l'amiante n'est pas « dangereuse ». L'amiante est dangereux. Au masculin.